

M 1588  
500033

# BULLETIN

DE LA

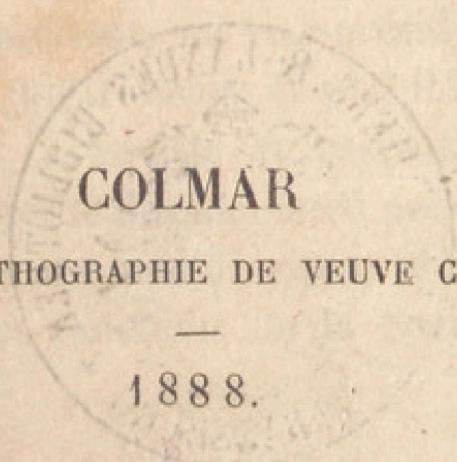
## SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE

DE COLMAR



27<sup>e</sup> 28<sup>e</sup> ET 29<sup>e</sup> ANNÉES

1886 à 1888



COLMAR

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE VEUVE CAMILLE DECKER

1888.

Mbiii a 1  
36

# NOTE

SUR LES

SIX GRANDES CORNES ANTIQUES ET SUR QUELQUES AUTRES CURIOSITÉS

D'HISTOIRE NATURELLE ANCIENNE DE STRASBOURG

PAR

**FERD. REIBER**

Membre de la Société d'Histoire naturelle de Colmar.

La cathédrale de Strasbourg posséda longtemps deux objets réputés, une corne de licorne (*Einhorn* ou *Einhörn*), et une autre corne de provenance également fabuleuse. La première était en réalité une défense de narval (*Monodon monoceros*, L.); la seconde celle d'un mammouth.

Le naturaliste Conrad Gessner, de Zurich, fournit la première description de la corne de licorne de la cathédrale. Il la tenait du Strasbourgeois Nicolas Gerb ou Gerbius. La voici, traduite de son *Thierbuch* de 1564 :

« Les chanoines de Strasbourg conservent dans le trésor de la cathédrale une corne de licorne que j'ai vue souvent et qui m'a passé par les mains. Sa longueur serait celle d'un homme de moyenne taille si elle avait encore sa pointe. Autrefois, un chanoine, ayant appris par je ne sais qui, que l'extrémité de la corne de licorne est le meilleur préservatif pour la peste et le poison, scia en secret trois ou quatre doigts de la pointe. Ce chanoine fut expulsé du chapitre à l'occasion de ce méfait, et on décida que ses descendants en seraient exclus à tout jamais

aussi. La mutilation de la pointe avait détérioré d'une façon navrante un des plus rares trésors.

× « Toute la corne, depuis l'endroit où elle émerge du crâne jusqu'à son extrémité, est compacte, sans fissure ni fente, et de l'épaisseur d'une brique, attendu qu'en la saisissant je pouvais presque joindre les doigts. D'un bout à l'autre elle offre de petites lignes en spirale, à l'instar des cierges de Saint-Blaise (*Blasikertzen*), ce qui fait qu'elle se termine gentiment en pointe hélicoïdale. La lourdeur de cet objet est incroyable. J'ai vu nombre de personnes s'étonner qu'une bête aussi faible que la licorne puisse porter un pareil fardeau sans être incommodée. Je n'y ai pas remarqué d'odeur. La couleur est celle du vieil ivoire, intermédiaire entre le blanc et le jaune. Je n'ai pas pu apprendre par qui et comment cette pièce vint au chapitre ».

Il ne nous reste qu'à compléter ces renseignements par ceux plus modernes de l'abbé Grandidier, qui les donne dans ses *Essais historiques et topographiques sur l'Église cathédrale de Strasbourg* (1782), à la page 56 :

« En 1380, il est fait mention pour la première fois d'une corne de licorne, qui était déposée dans le trésor de la cathédrale, et que plusieurs ont regardée comme une des principales raretés de la ville de Strasbourg.

« On prétend que c'est un présent que le Roi Dagobert fit à cette église, et qu'en conséquence la ville de Saverne, chef-lieu de l'Évêché, prit pour armes une licorne. Ce qui est certain, c'est que cette corne fut toujours précieusement conservée dans le trésor de l'église cathédrale. On lit même dans un manuscrit du grand-chapitre, qu'un chanoine, nommé Rodolphe de Schawenbourg, enleva, en 1380, la pointe de cette corne, qu'il regardait comme un spécifique contre la peste et le poison. Ce chanoine fut exclu du chapitre ; et ses confrères firent un statut, par lequel ils jurèrent de ne plus recevoir parmi eux aucun descendant de cette famille.

« Cette corne disparut en 1584 pendant les troubles de religion. Le Grand-Doyen manda cette perte à l'Évêque Jean de Manderscheidt, comme si le bonheur de son église en dépendait.

Les chanoines catholiques l'avaient réfugiée à Luxembourg, d'où elle fut renvoyée en l'année 1638 dans une boîte de sapin fermée de trois serrures. Elle existe encore aujourd'hui : elle est haute de huit pieds, moins quelques pouces, à cause de la pointe qui fut enlevée. Toute cette corne, depuis la partie supérieure jusqu'à l'inférieure, est solide, sans pointe et sans fentes, un peu plus grosse que l'os du bras de l'homme. Elle se plie et replie à peu près comme un jonc, dont elle a l'élasticité. Elle est assez pesante, et plus qu'elle ne paraît à la vue ; elle n'a aucune odeur frappante à l'odorat. Sa couleur est semblable à celle de l'ivoire suranné : elle tire sur le blanc et sur le jaune ».

Grandidier conclut judicieusement en affirmant que cette fameuse corne de licorne n'est autre qu'une défense de « *Narwhal, poisson du Grœnland connu par les marins sous le nom de licorne de mer* ». Nous ne pouvons que nous ranger de son avis, les deux descriptions étant probantes.

La défense de narval joua un grand rôle comme corne de licorne pendant tout le moyen-âge et même longtemps après. Nous avons encore vu de ces antiques défenses au trésor impérial de Vienne, à côté de la couronne de Charlemagne, et des autres reliques du plus haut intérêt. On jugera par ce qui suit du prix inestimable autrefois attribué à ces bizarres objets.

La ville de Strasbourg voulut posséder elle aussi sa corne de licorne. Elle l'obtint d'Adam de Clermont, bourgeois d'Anvers, représentant un syndicat de copropriétaires. Le certificat latin d'authenticité qui accompagnait cette corne, déposée au trésor du Pfennigthurm, se trouve reproduit tout au long dans la Chronique strasbourgeoise de Kœnigshoven, à la page 1115 de l'édition de Schilter (1698). Cet acte fort curieux du 12 mai 1565, signé par Alexandre Grapheus, secrétaire de la municipalité d'Anvers, énonce que le magistrat de cette ville, réuni en corps, fit examiner la corne par les quatorze principaux médecins et pharmaciens anversoïis, qui affirmèrent tous, sous la foi du serment, qu'elle était bien une corne de licorne authentique, telle que « *celles qu'on voit chez les empereurs, rois et princes* », en même temps que la plus belle de toutes les cornes connues.

Il résulte de ce document que les défenses de narval constituèrent alors un des ornements les plus rares et précieux du trésor des souverains, des villes, etc., et qu'elles donnaient lieu à des contrefaçons ou substitutions qu'on cherchait à éviter avec soin.

La licorne joue un grand rôle dans le symbolisme du moyen-âge. On lui attribuait des forces surnaturelles, qui ne pouvaient être domptées que par une vierge. Sa corne passait pour préserver des sortilèges et maléfices, de la peste et du poison. L'ancienne pharmacie s'en empara naturellement. Bref, c'était une substance rare et chère, dont il serait curieux de connaître le prix. Ce prix devait être aussi fabuleux que la corne elle-même.

x A Strasbourg la licorne donna son nom à une pharmacie et à une brasserie, qui existent encore pour attester l'ancienne popularité de l'unicorne. Autrefois il y avait en plus à Strasbourg, dans diverses rues, des maisons dites à la *Licorne* (rue du Foulon, 1351; rue de l'Épine, 1371; petite rue de la Grange, 1503, etc.)

La corne de la cathédrale a disparu sans traces. Celle de la ville de Strasbourg également. D'après Zeiller (*Itinerarium Germaniæ*, 1674, p. 217) celle-ci était longue de neuf empan, creuse, et ne pesait que 9 1/2 livres. Ce n'était donc pas l'une des deux défenses aujourd'hui au Museum d'histoire naturelle de Strasbourg et dont la première, superbe exemplaire mesurant 1 mètre 95 centim. de longueur, est absolument irréprochable comme conservation et blancheur. Cette corne est massive. A sa base on aperçoit encore les traces de l'écusson qui y fut gravé, mais il n'est plus possible d'en distinguer les armoiries grattées. Le second exemplaire du Musée est brisé au-dessus de la base, plus jaune que le précédent, à creux apparent, et ne mesure que 1 mètre 54 cent. de longueur. La corne de la cathédrale ayant la pointe brisée ne peut être l'une des deux ci-dessus; de plus, comme il est dit qu'elle n'était pas creuse, elle avait donc toute sa base, qui seule empêchait d'apercevoir le creux médian. M. de Hohenlohe, doyen du chapitre, et ses collègues, auraient-ils emporté à Offenbourg la corne de licorne de la cathédrale, lors de leur émigration? Nous n'en avons pas trouvé trace dans

les inventaires des objets précieux de la cathédrale établis sous la Révolution, et déposés aux archives départementales.

En même temps qu'une corne de licorne, la cathédrale de Strasbourg possédait une autre très grande corne mystérieuse, dont nos ancêtres firent grand bruit et cas. Elle était suspendue au pilier entre la chapelle de Saint-Laurent et la sacristie du Grand-chœur, à la hauteur de seize pieds et demi du pavé. Grandidier, le monographe de la cathédrale (*loc. cit.*, p. 262), en dit ce qui suit : « C'est une corne recourbée, creuse et aiguë. Sa couleur ressemble à celle de l'ivoire suranné. Elle a six pieds huit pouces de long. Le gros bout, qui sortait de la tête de l'animal, a  $4 \frac{1}{8}$  pouces d'épaisseur. De là elle diminue en proportion, en formant un demi-cercle. Elle pèse trente livres, en comptant la chaîne à laquelle elle est attachée. Les uns en font une serre de griffon : ce qui est fabuleux. Les autres disent que c'est la corne d'un buffle de Hongrie, qui amena des pierres pour l'édifice de la cathédrale ». Grandidier finit en déclarant, à tort, que c'est probablement une corne d'*Urus* ou *Aurochs*.

Peu après, en 1785, le naturaliste Jean Hermann s'occupait enfin scientifiquement de la corne du pilier de la cathédrale, et affirma avec raison qu'elle était en réalité une défense de mammoth.

Ses idées sont exprimées en tête d'un placard ou affiche de doctorat, et précèdent la proclamation du nom de neuf candidats prêts à passer leur examen final. (*Programma doctorale de dente elephantino, in Argent. summo templo suspenso, qui cornu vulgo dicitur ; 25 Décembre 1785. Titre fictif*).

D'après Hermann, la pointe de la dent manquait. La base était sciée, et avait dix pouces et huit lignes de circonférence. Vers le milieu, la circonférence était de neuf pouces et dix lignes. A un pouce sous l'extrémité apicale la circonférence était de quatre pouces et trois lignes. La section de la circonférence paraissait plutôt elliptique que circulaire. La pointe se dirigeait vers l'extérieur et la droite, car la dent ne s'arquait pas sur un même plan. La substance était double : L'intérieure fragile, crétaquée pour ainsi dire, blanche, s'effritant avec la plus grande

facilité, ayant une saveur terreuse, et absorbant fortement l'eau. L'extérieure, de couleur fauve tachetée (*fuscus fulvo intermixto*), dure, difficile à entamer au couteau, et épaisse de trois ou quatre lignes, offrant à la coupe l'aspect de l'ivoire et de ses lignes losangées. Cette couche extérieure était en réalité de deux sortes, car la paroi intérieure, épaisse d'une ligne, paraissait bien distincte et offrait des stries. A trois pouces et quatre lignes de la pointe il y avait un trou permettant de voir la substance intérieure mieux que par l'ouverture basale, d'où elle avait été enlevée à une certaine profondeur. La dent était incurbée en arc, dont la partie convexe avait 6 pieds de Paris, et 7 pouces et demi. La corde de cet arc mesurait 3 pieds et 4 pouces, et sa flèche 2 pieds, moins un pouce.

Hermann croyait posséder la portion du crâne d'où émergeait la dent. Il affirme, probablement d'après ce fragment de crâne, qu'elle fut trouvée dans le Rhin, ce dont nous doutons fort. On verra plus loin que la défense de mammoth existait depuis quatre cents ans au moins dans la cathédrale. Il n'est donc pas probable que son alvéole soit venue la rejoindre au bout de quatre siècles, en émergeant du Rhin pour Hermann. Aucun document ne parle d'ailleurs des origines de la pièce. Les nombreux ouvrages anciens sur la cathédrale n'auraient pas manqué de les proclamer.

Nous avons eu le plaisir de retrouver au Museum d'histoire naturelle de Strasbourg, suspendue contre un mur, dans la salle de paléontologie, la défense de mammoth de la cathédrale. Aujourd'hui son état est bien plus caduc que du temps de Hermann. Le trou près de la pointe est devenu une large et longue ouverture, et la dent elle-même est fendue dans le sens de la longueur. Trois des ligatures de fer l'enserrent encore ; les autres manquent, mais on en voit la trace. Une bande de fer arquée passe elle-même sous plusieurs ligatures dans le sens de la longueur. Bref, cette défense est une ruine, qui concorde entièrement avec la description de Hermann. Nous avons trouvé qu'une ligne droite tirée de la pointe à l'extrémité basale mesure 1<sup>m</sup>, 07, soit les 3 pieds 4 pouces de Hermann. D'après Friesé (*Oekono-*

*mische Naturgeschichte der beiden Rheinischen Departemente*, 1807, p. 62), cette défense était déposée de son temps à la bibliothèque publique. C'est de là qu'elle aura passé plus tard au musée de la ville.

Le professeur Hermann rapporte encore qu'on se sert de ces dents de mammoth en pharmacie, où elles sont connues sous le nom d'ivoire fossile. Il ajoute que le plus fameux de ces ivoires *rhénans* (provenant de la vallée du Rhin, et non du lit du fleuve ?) est celui du cabinet de Rathsamhausen, qui existait à Strasbourg dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. En voici la courte description : Cette défense était d'une enveloppe plus tendre que la précédente, et ne dépassait pas trois pieds en longueur, la base paraissant très abrégée. Les parois de cette base étaient aussi bien plus épaisses, et non pas à peu près aussi épaisses que les parois situées plus haut, comme c'était le cas chez la dent de la cathédrale. Le tour de la base avait un pied, moins un demi-pouce. Hermann attribue cette défense à un autre animal que le mammoth, et se réserve d'en reparler ailleurs plus longuement. Nous ignorons s'il l'a fait.

Bœcler décrit à ce qu'il paraît la dent de Rathsamhausen dans *Cynos. Mat. Med.* Vol. I, P. III, p. 134. Elle figure à la page 39 du catalogue de vente du cabinet de Rathsamhausen, ouvrage paru sans lieu, ni date, ni nom de possesseur, et intitulé simplement : *Catalogus Technophylacii s. Musei quod curiosis venale offertur*, in-12. Cet opuscule, que nous ne connaissons pas, doit avoir été réimprimé en 1763, à l'occasion de la vente du restant de la collection, où figuraient entre autres 30,000 gravures.

Jean de Manderscheid, 76<sup>e</sup> évêque de Strasbourg, avait trouvé dans l'héritage de ses pères une grande corne, curiosité d'histoire naturelle qui devait aussi faire parler d'elle pendant deux siècles, et même de nos jours encore. Le 27 mai 1586, ce bon biberon de prélat fonda, en l'honneur de son trophée ou Trinkhorn, la *Confrérie de la Corne*, une association de buveurs dont les assises se tinrent longtemps au château de Hoh-Barr, près de Saverne. L'abbé Grandidier n'a pas dédaigné d'écrire l'histoire de cette association bachique, chez qui la grosse corne

remplie de vin jouait un si grand rôle (1). C'était en tous cas une corne très authentique, mais dont il n'est plus possible de fixer l'espèce, car elle disparut pendant la Révolution, lors de l'émigration du dernier cardinal de Rohan. Elle contenait quatre litres, et était conservée en dernier lieu au château épiscopal de Saverne.

D'après une obligeante communication de M. Audiguier, conservateur du Musée de Saverne, certaine tradition veut que lors des destructions révolutionnaires qui eurent lieu à Saverne de 1792 à 1794, « *Madame la Corne* », comme on l'appelait, fut sauvée grâce à une substitution, et alla enrichir les collections du duc de Feltre, puis celle de la duchesse de Fzensac. Cette affirmation, très problématique, reste à éclaircir. D'après la même autorité, le musée de Saverne possède une antique défense de narval, polie et n'ayant plus ses spirales (chez les très jeunes narvals la défense est lisse, sans spirales), longue de 1<sup>m</sup>, 154 ; avec un diamètre basal de 0<sup>m</sup>, 02, et apical de 0<sup>m</sup>, 013. Il est probable que cet objet, de provenance inconnue, est encore une des reliques ayant figuré autrefois dans un trésor seigneurial. La légende du Hoh-Barr proclame qu'une corne de licorne, longue de cinq pieds, pendait au bout d'une chaîne en or, dans le souterrain du château. Cette légende prouve une fois de plus que les cornes de licorne passaient pour particulièrement précieuses et jouissaient d'une grande popularité au temps jadis.

Une autre corne fameuse disparut également, comme disparurent la plupart des singularités dont s'occupe cette étude. C'était la fameuse corne qui sonna la victoire du contingent strasbourgeois et de ses alliés suisses à la bataille de Nancy, en 1477. Cette pièce est connue dans l'histoire sous le nom de *das grosse Muhegeschrey*.

Les Suisses en firent probablement hommage à nos concitoyens. D'après Hermann (1817), elle était déposée au musée de la ville de Strasbourg, et on y avait sculpté les trois alérions de Lorraine. Cette corne périt lors du bombardement de 1870, comme tant d'autres reliques du passé strasbourgeois. Il va de

(1) *Anecdotes sur la Confrérie du Hoh-Barr* ; Nancy, 1850, in-8°.

soi qu'on l'attribuait à un urus, selon l'usage consacré pour les cornes antiques, et qu'elle provenait probablement d'un tout autre ruminant.

Mais, revenons encore une fois à la dent de mammoth de la cathédrale. On ne sait à quelle époque elle fut accrochée dans le dôme. Il est certain qu'elle y figurait depuis fort longtemps, car au XVI<sup>e</sup> siècle, Gessner, en la signalant, dit qu'elle existe depuis plus de deux cents ans. On ne sait pas non plus au juste quand elle fut enlevée. Nous supposons que la tourmente révolutionnaire lui fut fatale, comme à sa voisine la corne de licorne. Les iconoclastes de l'époque décrochèrent probablement cet objet de pieuse superstition, et le firent passer dans les collections municipales, où il serait grand temps de le soumettre aux restaurations exigées par ses grosses avaries, non moins que par les vénérables souvenirs qu'il évoque.

Nous savons, par contre, que le 6 septembre 1675 elle fut descendue à titre provisoire de son pilier, et qu'à cette occasion on en enleva des fragments, que put se procurer Élie Brackenhoffer, membre du magistrat, et l'un des grands collectionneurs strasbourgeois de l'époque. Ces fragments sont ainsi décrits à la page 81 du Catalogue de curiosités de Brackenhoffer :

*Portiunculæ nonnullæ cornu argentinensis, ein stück von dem Horn, so zu Strassburg im Münster hængt.* Brackenhoffer possédait en outre une *Portiuncula quædam cornu mirabilis Hallensis, ein Stücklein von dem Hallischen Wunderhorn*, autre défense de mammoth fameuse, qu'on conservait dans l'église Saint-Michel de Halle. (Il paraît qu'elle pesait cinq quintaux, probablement avec les chaînes qui la retenaient).

Abandonnant cornes et dents, nous allons, à l'occasion de Brackenhoffer, passer à trois collections strasbourgeoises célèbres, et à diverses autres curiosités d'histoire naturelle ancienne.

La vente du cabinet de feu Élie Brackenhoffer commença le 5 juillet 1685, à Strasbourg. Elle fut brusquement interrompue par une querelle entre le sieur Brackenhoffer, chargé de la vente, et un jeune officier français de la garnison. On trouvera le récit

de ce regrettable incident dans les *Affiches de Strasbourg* du 19 septembre 1885. M. Rod. Reuss l'y raconte d'après les données manuscrites de la bibliothèque municipale de Strasbourg. Il paraît que cette vente ne reprit plus. Selon une note de Hermann la collection fut partagée entre les héritiers. Une autre note de Hermann, relevée dans notre exemplaire du Catalogue de Brackenhoffer, énonce en latin ce qui suit : « L'occupation française causa de grandes terreurs à la famille de Brackenhoffer. Ce dernier lui-même devint aveugle dans l'extrême vieillesse. Sa veuve maria une de ses filles à un nommé Jacius, de Cobourg, qui se fit envoyer la plus grande partie des collections et des livres, et les dispersa. Brackenhoffer habitait l'hôtel connu sous le nom de *Kleiner Gürtlerhof* (situé entre les rues de l'Ail et des Serruriers, dans l'immeuble aujourd'hui occupé par la brasserie du Léopard).

Élie Brackenhoffer, chef de famille patricienne, était né à Strasbourg le 29 octobre 1618, et y mourut en 1682. De 1643 à 1647 il voyagea en Suisse, en France, en Italie et en Allemagne. L'année 1648 le vit préposé à la Monnaie, titre qu'il conserva pendant dix ans. Le Grand-Conseil lui ouvrit ses portes en 1659; le Conseil des XV, en 1662; et celui des XIII, en 1679. Marié le 29 août 1667, à Barbe, fille d'Erhard, conseiller des XIII, Brackenhoffer en eut sept enfants, de 1668 à 1682.

Du vivant de son possesseur, le cabinet de Brackenhoffer fut décrit en latin, dans un style bizarre, lapidaire, sous ce titre :

*Musæum Brackenhofferianum delineatum à Joh. Joachimo Bockenhoffero Argentiniensi. — Argentorati, anno recuperata salutis, 1677, in-4°, 52 pages.*

Nous possédons ce panégyrique pompeux, avec une dédicace latine autographe de Brackenhoffer lui-même. L'opuscule est réimprimé en entier dans *Valentini Museum Museorum*, T. III, append. XX, p. 69. A titre de curiosité, et pour en montrer le genre, nous reproduisons le passage relatif aux fragments de la corne de la cathédrale :

(Spectabimus) *Particulas insuper aliquot  
Cornu Uri illius monstrosi*

*Quod in Summo Argentoratensium Templo*

*Antiquitas pro Cimelio*

*Omnium conspectui exponi curavit.*

(Nous apercevons en outre des fragments de la corne d'un urus monstrueux, corne que l'antiquité plaça dans la cathédrale, et livre à nos regards à titre de souvenir précieux).

Nous possédons également l'exemplaire, aujourd'hui peut-être unique, du Catalogue allemand, détaillé, posthume, destiné à la vente aux enchères de la collection. Il a pour titre :

*Musæum Brakenhofferianum. Das ist ordentliche Beschreibung aller, sowohl natürlicher als kunstreicher Sachen, welche sich in Weyland Hrn. Eliæ Brackenhoffers gewesenen Dreyzehners bey hiesiger Statt Strassburg, Hinterlassenem Cabinet befinden. — Strassburg. Gedruckt und verlegt durch Johann Welpern, im Jahr 1683, in-8°, 160 pages.*

Ce Catalogue dit que Brakenhoffer avait fait une description manuscrite très minutieuse de tous les objets composant son cabinet et que cet ouvrage explicatif était également offert en vente. Il laissait encore un manuscrit ayant pour titre : *Beschreibung der meisten Geldsorten der ganzen Welt, nach der Ordnung des Alphabets vorgetragen, 1665. 3 vol. in-fol.* Cet ouvrage brûla avec la bibliothèque publique de Strasbourg en 1870, en même temps que la curieuse description inédite des voyages du vénérable auteur.

Comme la plupart des cabinets de curiosités du temps, celui de Brakenhoffer renfermait les objets les plus disparates : Minéraux, pétrifications, mammifères, oiseaux, poissons, coquilles, plantes, objets ethnographiques, verres, armes, peintures, gravures, sculptures, monnaies, antiquités, etc., tout s'y rencontrait en séries souvent très riches, qu'il est impossible de signaler brièvement.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Strasbourg possédait un autre collectionneur fameux, Balthasar-Louis Künast, brodeur en soie et négociant. Comme ses contemporains Baldner et Brakenhoffer, Künast se maria sur le tard, et engendra également une progéniture patriarcale.

Né en 1589, Künast était par sa mère petit-fils de David Kannel, graveur sur bois, du Palatinat, venu à Strasbourg en 1545, et auteur des charmantes gravures ornant le *Traité de botanique strasbourgeoise* de Bock. Compagnon brodeur, Künast parcourut divers pays (1), où il ramassa de nombreuses curiosités qu'il réunit en cabinet à son retour en 1614, et revendit en 1646. Trois ans après, il recommença un cabinet, et l'enrichit jusqu'à sa mort, survenue le 6 novembre 1667. Künast s'était marié le 23 janvier 1637, avec Agnès, fille de Jean-Philippe Schatz, négociant, et membre du Grand-Conseil, comme lui-même. De cette union naquirent dix enfants, de 1637 à 1657.

Balthasar-Louis Künast fils, avocat et procureur, né le 25 décembre 1639, publia, pour la vente du cabinet, deux éditions du *Catalogue des collections paternelles*. Ce sont des imprimés fort rares comme tous leurs analogues. On ne connaît que deux exemplaires de la première édition, et un seul de la deuxième (ce dernier dans notre propre bibliothèque, avec une copie de la première édition). En 1683, Künast fils rédigea un nouveau *Catalogue des deux cabinets autrefois possédés par son père*. C'était un manuscrit in-4° intitulé : *Museum geminum Künastianum. Das ist ordentliche Verzeichnuss dessen, was in Weiland Hrn. Balthasar Ludwig Künast in Strassburg gehabtten zweyen Kunstkammern zu befinden gewesen ist ; durch Philipp Ludwig Künast, dessen ältesten Sohn, 1683*. Cet inventaire fut malheureusement détruit avec la bibliothèque publique de Strasbourg en 1870. Sa perte est fort regrettable, car ce travail très détaillé était de la plus haute importance pour l'art et la curiosité alsatiques.

Voici les titres des deux éditions typographiques :

1. *Ordentliche Verzeichnuss der Jenigen Raritæten, fremder und anderer Sachen, so sich in Hrn. Balthasar Ludwig Künasts,*

(1) Rappelons à cette occasion que Daniel Martin, professeur de langue française à Strasbourg, dit à l'époque, dans son *Parlement nouveau* (1660), à la page 118 : « Je voy qu'en ceste ville on ne tient conte d'un homme qui n'a rien veu : on l'appelle Rostisseur de pommes derrière le fourneau (*Apfelbrater*), gardeur de poêle (*Stubenhüter*), ou casanier (*Hausspennal*). »

*E. E. Grossen Raths in Strassburg alten Beysitzers und fürnehmen Handelsmanns Seel. Hinderlassener Kunst-kammer befunden.* — Strassburg. Gedruckt bey Johann Welpern, im Jahr MDCLXVIII, in-8°.

2. *Verzeichnuss aller Naturalien, so in künastischer Kunst-Kammer zu Strassburg zubefinden.* — Gedruckt, bey Johann Welpern, 1673, in-4°, 20 pages.

Ce second Catalogue n'a trait qu'à l'histoire naturelle.

Le cabinet de Künast était aussi varié que celui de Brackenhoffer, et encore plus riche peut-être. Les objets d'histoire naturelle, bien que très abondants, n'y avaient pas l'importance des œuvres d'art, dont la suite serait aujourd'hui sans prix (1).

Nous tâcherons de publier un jour ces Catalogues de nos anciens collectionneurs strasbourgeois, car il n'est pas possible de les signaler dignement en peu de mots. En les lisant on reste stupéfait du nombre et de la variété des objets que leurs possesseurs avaient su réunir. Que de trésors Strasbourg ne renfermait-elle pas au XVII<sup>e</sup> siècle ? Outre les collectionneurs précités il y avait encore Schafflützel, Daniel Richshoffer, Mülbe, les peintres Walther père et fils, Winter, Sporer, etc., qui tous rassemblaient des curiosités, dont le souvenir est malheureusement perdu faute d'inventaires (2).

Une seule de ces collections anciennes, antérieure toutefois à celles de Künast et de Brackenhoffer et commencée au XVI<sup>e</sup> siècle, est encore assez bien connue. C'est la collection de Sébastien Schach, qui, en 1628, devait être la seule importante de Strasbourg. Zeiller, dans son *Itinerarium Germaniæ* (Strasbourg, 1674, in-fol.) l'appelle, en effet, simplement, en 1628 : *Die Kunstkammer* (3) *zu Strassburg*, ce qui prouve qu'elle était

(1) M. Rod. Reuss a passé en revue dans les *Affiches de Strasbourg*, des 8, 15, 22 septembre, et 2 octobre 1880, les principales pièces du musée de Künast.

(2) ARTHUR BENOIT, *Collections et Collectionneurs alsaciens*. Strasbourg, in-8°, 1875.

(3) La *Kunstkammer*, ou le cabinet de curiosités ancien, était divisée en deux parties, dont l'une renfermait les objets naturels (*naturalia*), et l'autre

sans rivale à l'époque. Voici la traduction de la notice que l'auteur lui consacre, à la page 216 de la première partie de son gros guide du voyageur en Allemagne :

« Dans l'ancien couvent des Cordeliers (situé sur l'emplacement de l'Aubette actuelle, place Kléber) se trouve le cabinet de curiosités ayant appartenu jadis à Schoner, du Conseil des XV. Celui-ci le vendit, pour quelques mille florins à ce qu'on assure, à un autre membre du Conseil des XV, Sébastien Schach, chevalier du Saint-Sépulcre de Jérusalem (Schach de Schacheneck, connu par son voyage en Palestine). Schach augmenta le musée de ce qu'il rapporta lui-même d'Orient, et d'autres pièces rares. On y voit : Toutes sortes de pierres aux formes bizarres, telles que miches, couteaux, etc. ; ainsi que d'autres portant l'image du soleil, des étoiles ou de végétations ayant l'air d'y avoir été peintes ; des crapaudines et autres ; toutes sortes de beaux coraux et de coquillages, etc. ; du jaspe, du diamant et plusieurs milliers d'autres minéraux rares au naturel ; des agates, de l'ambre dans lequel sont renfermées des mouches, des araignées, des guêpes, etc. ; des pierres avec empreintes de poissons ; des pépites d'or, d'argent et d'autres métaux, avec les plats, cannettes et cuillers qui en proviennent ; de la nacre ; des cuillers d'agate à manche de corail ; toutes sortes de cristaux et de marbres en boule ; des curiosités indiennes ; quelques divinités indiennes, égyptiennes ou chinoises, ainsi que des manteaux, des chapeaux et des collerettes en plumes de perroquet ou d'oiseaux de paradis ; toutes sortes d'ustensiles, de paniers, d'armes, de sabres, de flèches, d'arcs et de hamacs indiens ; toutes sortes d'animaux, de poissons, de monstres marins ; des crocodiles, dauphins, les objets travaillés ou œuvres d'art (*artificialia*). Voy. la description de celle du Dr Plater, à Bâle, très intéressante, à la page 254 ; et surtout celle d'Inspruck, à la page 350 de l'*Itinerarium* de Zeiller, etc. — En 1630, le Dr Luck cultivait à Strasbourg près de 600 plantes exotiques dans son beau jardin, situé près du couvent de St.-Nicolas in Undis, vers la nouvelle porte (aujourd'hui quartier Saint-Nicolas). Non loin de là était également le jardin botanique (*Hortus medicus*) de l'Université, mais il dépérissait, à ce que dit Zeiller. C'était le jardin botanique qui exista jusqu'en 1870.

pélicans, hippocampes, etc.; une peau de serpent indien; des fémurs et des dents de géants; de la porcelaine; toutes sortes de plantes et de monnaies indiennes; diverses singularités turques; des roses de Jéricho. Il y a encore *un petit coffret artistique en corne de licorne, serti d'or et pesant 8 lots; et 24 pions d'échecs, en corne de licorne, pesant 47 lots*. Puis viennent de grands miroirs artistiques, de beaux objets en plâtre et en cire, de beaux livres d'art, des gravures sur bois de Dürer, entre autres la grande et la petite Passion, et le livre de Marie, en tout 130 pièces; 85 gravures sur cuivre de Dürer; beaucoup de sculptures sur bois et d'objets faits au tour; des tableaux des principaux maîtres; beaucoup d'antiquités provenant de tombeaux païens, telles que des lampes encore trouvées allumées (*sic*); et nombre d'autres choses. Le fils de Schoner, étudiant, dormant un jour sur l'herbe, un serpent s'introduisit dans sa bouche, lui passa dans l'estomac, et le tua. Après la mort ce serpent quitta le corps. On le voit exposé dans le musée ».

Ce dernier détail a sa valeur : On retrouve le fameux serpent du fils de Schoner dans le cabinet de Künast, avec les pierres en forme de miches, et les mêmes objets que ci-dessus. Nous supposons donc, comme on le verra plus loin, que de Schoner et de Schach le musée du couvent des Cordeliers passa à Künast, en majeure partie du moins.

Le serpent du jeune Schoner fit grand bruit jadis. L'illustre Dr Melchior Sebitz, père, lui consacra un traité archi-docte intitulé : *Discursus medico-philosophicus de casu adolescentis cuiusdam argentoratensis mirabili; qui anno MDCXVII, octavo Aprilis, circa horam primam pomeridianam, mortuus in quodam paternarum ædium loco, adjacente ipsi serpente, a domesticis inventus fuit. — Argentorati, 1617, in-4°*.

Cet opuscule d'histoire naturelle renferme une grande planche de Jacob von der Heyden, représentant le serpent en question (une couleuvre !) et quinze autres gravures dans le texte, figurant des serpents plus ou moins fantastiques. Seules deux de ces dernières figures offrent de l'intérêt, en montrant l'accouplement et la naissance des vipères.

L'impression que nous a laissé la lecture de cette dissertation est que la bonne foi du docteur et de ses contemporains a dû être surprise ou égarée.

Nous renvoyons à une courte notice biographique sur Sébastien Schach, insérée à la page 106 de la Liste préparatoire du *Dictionnaire biographique d'Alsace* (Mulhouse, 1869). M. Xavier Mossmann, l'auteur de ce travail, publiait dès 1846 l'*Analyse de la relation manuscrite d'un pèlerinage à Jérusalem et au Sinaï* (Colmar, in-16), qui n'est autre qu'un résumé du voyage que Schach fit de juin 1604 à juin 1605, après avoir étudié à Padoue et à Sienne. Le manuscrit en question, déposé à la bibliothèque publique de Strasbourg, disparut lui aussi dans cette fatale nuit du 24 août 1870, qui réduisit en cendres, et replongea à jamais dans les ténèbres de l'oubli, tant de pages curieuses du passé strasbourgeois.

D'après les inscriptions successives, placées sur l'enveloppe protégeant une mèche de cheveux d'Albert Durer, cheveux qui existent encore à Vienne (nous en avons fait l'historique dans le *Mirliton* du 1<sup>er</sup> septembre 1884), après avoir passé à Strasbourg par les mains des peintres Baldung Grün, Böheler, et par les collections de Schoner, de Schach et de Künast, le cabinet de Schoner fut vendu en 1623. C'est donc probablement à cette dernière date qu'il passa à Schach. En 1649, par contre, les cheveux de Durer, et d'autres curiosités de Schach, vinrent en possession de Künast. Nous en inférons que Künast, qui, comme nous l'avons vu, recommença son second cabinet en 1649, le recommença en se rendant acquéreur du musée de Schach. Il dut l'obtenir de sa veuve, qui, dès 1639, épousait Josias Glaser, conseiller et ministre de France et de Suède à Strasbourg.

Sébastien Schach naquit à Strasbourg en 1578. Il fut baptisé, d'après les registres de l'église Saint-Thomas, le 1<sup>er</sup> mai de cette année, peu de jours après sa naissance suivant l'usage strasbourgeois. M. Charles Muller, préposé à l'état civil de Strasbourg, à l'obligeance duquel nous devons ce nouveau renseignement, ne put nous procurer la date du décès, les registres mortuaires de Strasbourg ne commençant que vers l'an 1650.

Les animaux bizarres, étrangers ou monstrueux impressionnaient autrefois bien plus vivement qu'aujourd'hui l'imagination populaire; aussi nos ancêtres en conservèrent-ils souvent l'image.

Gessner rapporte qu'on voyait à l'Hôtel-de-ville strasbourgeois la figure d'un morse, peinte sur toile, et accompagnée de vers allemands. Ce morse, selon l'auteur *Russor ou Cetus dentatus*, dont la femelle est appelée *Balena*, avait vingt-huit pieds de long, quoique petit. L'évêque de Nidrosie le fit harponner par ses chasseurs. Sa tête fut envoyée au pape, après avoir été montrée en 1519, pendant les fêtes de Noël, à Strasbourg.

Nous croyons nous rappeler qu'il existe une médaille commémorative du rhinocéros que Strasbourg vit vers la même époque.

L'année 1577 amena à Strasbourg le squelette d'une baleine, qu'on exhiba publiquement. Pendant longtemps l'arsenal de la ville conserva un fragment de mâchoire de la susdite, fragment qui passa au musée d'histoire naturelle, où on le voit encore.

En 1629, le graveur strasbourgeois, Jacob von der Heyden, lança une planche en l'honneur de l'éléphant de passage en sa bonne ville. (*Elephas hic per Europam visus est anno 1629. J. Heyden excudit*).

Nos cartons renferment la très curieuse image gravée par un anonyme, représentant deux jumeaux adultes et vivants, soudés par le ventre (*Wahre Abbildung zweier Zwillling, etc.*) et également montrés publiquement à Strasbourg, en août 1645. Ils s'appelaient Lazare et Jean-Baptiste Coloreda, de Gênes.

On trouvera d'autres phénomènes du même genre naïvement représentés au *Livre des Prodiges* de l'Alsacien Lycosthènes (Bâle, 1557). Ils furent exhibés à Strasbourg en 1525 et 1545. Le volume en question renferme nombre d'autres monstruosité parues dans notre région.

De 1679 à 1681, F. W. Schmuck, imprimeur-libraire à Strasbourg, consacra une série de cahiers ou livraisons, à la description avec figures de nombreuses curiosités et surtout monstruosité d'histoire naturelle. On y voit le merle blanc à côté du moineau à deux têtes, la grosse femme à côté de la chenille de l'*Acherontia Atropos*, des œufs de poule monstrueux à côté du

chevreuil aux bois curieux, etc. Cette publication, introuvable pour ainsi dire, est intitulée : *Fasciculus admirandorum naturæ (cum continuationibus variis)*. On ne la connaît pas encore tout-à-fait complète, mais le détail des espèces de la partie connue, que nous avons eu le grand plaisir de découvrir nous-même et de céder à M. Oscar Berger-Levrault, de Nancy, dont Schmuck est l'ancêtre, se trouve insérée dans la deuxième édition du *Catalogue des Alsatica de la Bibliothèque de Oscar Berger-Levrault*. Première partie, p. 73. Nancy, 1886.

A notre avis, et sauf erreur, la première Histoire naturelle alsacienne, méritant réellement ce nom, a été publiée à Strasbourg en 1536, par l'imprimeur Mathias Apiarius. Nous la possédons. C'est un in-folio latin de 130 feuillets, intitulé simplement comme beaucoup d'autres traités de médecine : *Hortus Sanitatis*. Elle s'occupe en quatre parties : 1° Des mammifères et reptiles ; 2° Des oiseaux et êtres ailés (insectes, etc.) ; 3° Des poissons et animaux aquatiques ; 4° Des minéraux. Ces quatre parties sont précédées d'un index ou d'une table des maladies, dont chacune est accompagnée de renvois aux différents numéros de l'ouvrage traitant des remèdes qui lui conviennent. Chaque espèce animale (il n'y a pas de végétaux dans ce jardin de santé) ou minérale est accompagnée d'une petite gravure sur bois très curieuse, et d'une description généralement empruntée aux vieux auteurs, tels qu'Isidore et Pline. Descriptions et figures sont pour nous du plus haut intérêt.

